
M A N U S C R I T

TERRITOIRES DE LA DOULEUR

de Victor Viviescas

Traduit de l'espagnol (Colombie) par Denise Laroutis

cote : ESP04D563

Date/année d'écriture de la pièce : 2004

Date/année de traduction de la pièce : 2004

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

VICTOR VIVIESCAS

Territoires de la douleur

Triptyque

Traduit de l'espagnol (Colombie) par Denise Laroutis.

TERRITOIRE DE LA DOULEUR I

Hello, Alexandra... !

Sur la scène, une chaise, deux femmes assises sur cette chaise. Le siège est installé au centre de la scène où il est le seul repère spatial. À la fin, aucun trucage théâtral ne viendra cacher les deux comédiennes qui sortiront simplement du cercle de lumière. L'éclairage restera faible et centré sur la chaise qu'occupent les deux comédiennes.

Le texte est partagé en morceaux indiqués par des pointillés et l'obscurité s'installera progressivement entre deux morceaux, jusqu'au noir. Ensuite la lumière reviendra lentement.

Une jeune fille et une femme adulte disent le texte. L'âge réel des comédiennes suffira à indiquer cette différence. Le jeu des comédiennes sera très nuancé : elles sont sur scène pour dire le texte en contrôlant le plus possible leur gestuelle qui sera précise, naturelle et dépourvues de fioritures. La succession séquentielle de segments, indiquée sur le texte écrit par les pointillés, sera dite comme si chaque segment était le commencement de la pièce. On ne recherchera donc pas une continuité à tout prix que les différents tableaux ou segments pourraient très bien ne pas avoir.

ILIANA : ... depuis toujours. Rien de précis, pas de situation concrète, rien de définissable : la terreur. La bonne vieille terreur bien solide. La terreur palpable. Une terreur à couper au couteau, que je pourrais griffer avec mes ongles. Pas seulement quand je me donne mes cent coups de brosse à cheveux avant de me coucher, mais encore après... Quand je me glisse sous la couverture. Quand j'éteins la lumière. Quand je rallume, que je fume une cigarette et que je bois du thé chaud. Et après... Quand ce n'est plus la peine d'allumer une cigarette. Et

après... Quand le réveil sonne. Et quand l'eau froide de la douche me remets tout entière dans la réalité. C'est la terreur, la terreur...

.....
ILIANA : ... Je t'aime.

AMPARO : Oui..., mais personne ne le sait.

ILIANA : Et alors... Qu'est-ce que ça fait... ? Toi, tu le sais !

AMPARO : Tu n'es pas folle... ? Moi, je ne suis personne !

.....
AMPARO : ... quand j'étais jeune. Je m'imaginai que je pouvais me raccrocher à des choses réelles. Je supposais que rien n'était encore à maturité, mais que le temps viendrait où tout pourrait être nommé et désigné. Je n'étais pas loin de croire qu'avec le temps tout prendrait du poids et de l'épaisseur. C'est absurde de tabler sur la logique du réel ; plus le temps passe et plus la précarité augmente. Pas seulement la précarité des objets, des gens, des sentiments ; je veux dire de la réalité. Plus le temps passe et plus la réalité est précaire. Voilà, plus précaire...

.....
ILIANA : Comme ça, il ne va pas me reconnaître.

AMPARO : Mais... puisqu'il est mort, personne ne va reconnaître ta pâleur.

ILIANA : Alors...

AMPARO : Quoi ?

ILIANA : ... Tu me maquilles pour la mort ?

AMPARO : Elle a toujours été là.

ILIANA : Qui... ?

AMPARO : La mort. Elle a toujours été là. Maintenant que c'est fini, inutile de faire comme si elle n'y était pas.

ILIANA : Alors, tu me maquilles pour la mort.

AMPARO : Je te maquille pour lui... où qu'il soit.

ILIANA : Maintenant qu'il est mort, je vais me sentir très seule.

AMPARO : Mais... puisque je t'aime. Tout le monde le sait.

ILIANA : Oui, tu m'aimes... Mais en face de la douleur tu n'es personne. (*Silence.*) Il est très tard.

AMPARO : Je suis là.

ILIANA : Alors reste. Moi, je m'en vais.

(*Silence.*)

AMPARO : Qu'y a-t-il ?

ILIANA : Je suis seule.

AMPARO : Qu'y a-t-il ?

ILIANA : Et... s'il n'est pas mort, où ira ton amour pour moi ?

AMPARO : Fous le camp ! Allons, va-t'en ! (*Personne ne bouge.*) Iliana...

ILIANA : Quoi ?

AMPARO : Ah, la douleur... !

ILIANA : Quoi ?

AMPARO : S'il est mort, la douleur ! Mais... s'il est vivant... putain, la douleur !

ILIANA : Bye, bye, Alexandra !

AMPARO : Alexandra, bye !

.....

ILIANA : ... L'autre jour je dormais et la voix d'une femme m'a réveillée, elle disait : « Tu pars ou c'est moi qui pars. » Et j'ai pensé : maintenant, on va la frapper, maintenant, je vais être obligée d'entendre quand l'homme va la frapper... Je crois que je me suis rendormie. Après, je l'ai entendue de nouveau, mais j'ai compris qu'elle ne parlait pas à un homme mais à une autre femme. Je crois que je me suis encore rendormie. Après, c'était l'horreur, je les ai entendues se frapper. Tu comprends ? Elles s'insultaient et se frappaient... Je n'ai pas pu me rendormir. J'étais mal. Je me sentais piégée chez moi, dans ma maison, et dans leur histoire. Je me suis fait un café ; je ne voulais pas entendre, mais j'entendais. J'ai regardé par la fenêtre : elles étaient complètement soûles, embrassées, emmêlées, et l'une disait à l'autre : « Maintenant, je vais t'arracher un œil », et l'autre lui disait : « Marielena, arrête, je travaille lundi », et elles pleuraient toutes les deux. Moi aussi, je me suis mise à pleurer. Oh, mon Dieu, c'était horrible ! Toutes les trois piégées... tu me comprends ? Je ne pouvais pas sortir de chez moi et elles ne pouvaient pas sortir de la ruelle en face de chez moi. Elles attendaient un taxi, ou quelque chose comme ça. Tu comprends... ? Devant chez moi, il ne passe jamais de taxi, jamais de taxi dans ma rue, sauf si on téléphone, mais jamais de taxi libre dans ma rue, encore moins en pleine nuit. Les deux femmes étaient tellement soûles, elles n'arrivaient pas à comprendre pourquoi il n'y avait pas de taxi, elles n'arrivaient pas à comprendre qu'elles devaient aller jusqu'au carrefour. Je me suis sentie si seule. J'ai presque prié pour qu'il fasse jour et qu'elles comprennent où elles étaient et qu'elles se cassent de là, de cette impasse,

d'elles-mêmes, du cadre de ma fenêtre. J'ai presque prié pour qu'il fasse jour et qu'elles puissent se séparer avant de se faire encore plus de mal. Je me suis enfermée dans la salle de bains pendant deux ou trois heures en écoutant tout le temps l'ouverture 1812 de Tchaïkovski, la seule cassette que j'avais eu la bonne idée de prendre au passage. Après, je suis sortie et j'ai eu le courage de regarder encore une fois par la fenêtre. Même si je ne les entendais plus. Même si c'était sûr et certain qu'enfin elles étaient parties...

.....

AMPARO : Qu'est-ce que tu as pensé quand tu as su qu'ils l'avaient emmené ?

ILIANA : « Il n'est pas là. »

AMPARO : Quoi ?

ILIANA : « Il n'est pas là. »

AMPARO : Quoi ?

ILIANA : « Il n'est pas là. »

AMPARO : Ah oui... Bien sûr : « Il n'est pas là. »

ILIANA : Quoi ?

AMPARO : Bien sûr : « Il n'est pas là. »

ILIANA : Quoi ?

AMPARO : Eh bien, bien sûr : « Il n'est pas là. » Il n'était pas là. Oui.

ILIANA : C'est ce que tu as pensé quand tu l'as appris ?

AMPARO : Non.

ILIANA : Quoi ?

AMPARO : Non. Non.

ILIANA : Quoi ?

AMPARO : Non. Je n'ai pas pensé : « Il n'est pas là. » J'ai pensé : « Qu'est-ce qu'elle est seule ! » J'ai ressenti : « Ah mais quelle douleur ! »

ILIANA : Comment ?

AMPARO : « Qu'est-ce qu'elle est seule ! » « Ah mais quelle douleur ! »

ILIANA : « Qu'est-ce qu'elle est seule ! » « Ah mais quelle douleur ! » Oui, j'étais devenue seule.

AMPARO : Oui.

ILIANA : Oui... ?

AMPARO : J'ai pensé : « Qu'est-ce qu'elle doit être seule. »

ILIANA : ... ?